

# LA NATION

## journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 fr. 50. Abonnement annuel: 80 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 35 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

## Adieu et merci à l'imprimerie Beck

Les arts graphiques souffrent. Pour les gros travaux, il est difficile de régater avec des concurrents asiatiques qui terminent les apprêts – pliage, rognage, assemblage, brochage ou reliure – sur des bateaux faisant route vers l'Europe, étant ainsi concurrentiels non seulement sur les prix – salaires bas et horaires interminables – mais aussi sur les délais.

Nos imprimeurs souffrent aussi de la concurrence des imprimantes de bureau qui, avec une qualité croissante, permettent aux entreprises de fabriquer à bon compte toutes sortes de papiers à lettres, cartes de visite, affichettes, prospectus, autant de «travaux de ville» qui permettaient autrefois à l'imprimeur de couvrir ses frais. Les secrétaires réalisent aujourd'hui des compositions et des mises en page acceptables au moyen de logiciels simples et souvent gratuits. Ajoutons à cela la concurrence qu'Internet livre à l'imprimé et l'on comprendra l'hécatombe qui frappe tant de grandes, moyennes et petites imprimeries.

Et craignons que l'impression numérique ne devienne si précise et rapide qu'elle s'étende à tous les secteurs et remplace un jour l'offset aussi complètement que l'offset a remplacé le plomb!

Ceux de nos lecteurs qui lisent tout de *La Nation*, de peur de manquer une seule perle de sagesse, auront vu dans l'*impressum* que, depuis le numéro du 9 mars dernier, ce n'est plus Beck qui nous imprime.

M. Alain Beck qui, avec son alter ego et ami Jean-Michel Péclard, a im-

primé *La Nation* depuis 1993 a décidé, l'âge de la retraite venant, de cesser son activité. Il l'a fait dans de bonnes conditions, ayant trouvé une entreprise qui reprenait ses machines, ses clients – pour autant que ceux-ci fussent d'accord – et surtout ses employés. Il s'agit de l'imprimerie Carrara, à Morges, une entreprise familiale qui en est à la quatrième génération. C'est à elle que nous confions désormais l'impression de notre journal.

MM. Beck et Péclard étaient à l'époque compositeurs typographes à l'imprimerie Held, dont l'entrée se trouvait au milieu de ces étroits escaliers de Billens qui relie la Caroline à la Chêne-de-Bourg. Held imprimait *La Nation* depuis son premier numéro.

Les Cahiers de la Renaissance vaudoise avaient confié à Held une réédition du Canton de Vaud de Juste Olivier, reprise de l'édition réalisée en 1936 par les étudiants de Zofingue. Et MM. Beck et Péclard, commis au repiquage, se montaient la tête et complotaient dans l'obscurité rougeoyante de la «chambre noire»: quel bonheur ce serait d'être son propre maître, de ne plus dépendre d'un patron...

Ils prirent leur envol pour l'aventure et atterrirent à l'avenue Dapples. En quelques semaines, ils croulaient sous le travail. A la même époque, Held fusionnait avec une imprimerie de Renens et devenait Grafiheld.

Passer du statut d'employé faisant ses heures à celui de responsable d'une entreprise fut une aventure des plus inté-

ressantes, en particulier pour M. Péclard qui, après une quinzaine d'heures d'un travail harassant, au four de la composition et au moulin de la presse à imprimer, soupirait: «Et dire que j'ai fait le tour des *meetings* cantonaux de la Fédération suisse des typographes pour lever le poing et défendre la semaine de quarante heures!...»

Plus tard, l'imprimerie Grafiheld fut elle-même absorbée par une autre entreprise. Sachant l'importance des contacts personnels, nous ne voulions pas être le minuscule client d'une trop grande entreprise. Nous nous tournâmes vers Beck. Leur offre nous convint et nous revînmes à Lausanne. Nous ne l'avons jamais regretté, malgré l'affaire des *Mélanges Marcel Regamey*, dont M. Beck, d'un double coup de doigt malheureux, avait anéanti le fichier sans espoir de rattrapage. N'ayant plus le temps de recommencer la composition, ils avaient dû prendre des épreuves déjà mises en page et coller les corrections par-dessus.

Au fil des ans, nous avons noué avec nos divers imprimeurs des liens d'estime et de respect. Il est significatif que tous nos rédacteurs en chef, fussent-ils avocats ou maître de français, se soient toujours pliés avec discipline aux décisions du typographe en matière de langue française. Sur un seul point, toutefois, ils ont tenu bon: le «C» majuscule à Canton de Vaud. Ce barbarisme patriotique fut imposé par la force à M. Depallens qui régnait sur l'atelier de composition de Held. MM. Beck et Péclard étaient donc déjà faits au feu.

Ces liens se sont étendus aux collaborateurs réguliers ou occasionnels, formant une espèce de nébuleuse amicale. Je pense en particulier à M. Henri Cala-

me, qui termina chez Beck une carrière commencée comme apprenti sur une presse à pédale, et qui conserva jusqu'au bout l'allure sérieuse et distinguée d'un instituteur à l'ancienne. Je pense aussi à M. Eraldo Coltamai, aérolithe typographique à la trajectoire improbable, créateur, patron et ouvrier de l'imprimerie du Coq à Montelly (on y accède par l'avenue de Provence, car rien n'est jamais simple, avec M. Coltamai). Il n'a jamais accepté l'offset, procédé faiblard, ignorant le foulage, produisant des noirs pâlots et induisant un gaspillage de papier contraire à l'esprit artisanal. Il est resté fidèle au plomb lourd et viril de sa jeunesse, au cliché en zinc, aux gravures sur bois et lino. Un «choix de société». Il y en aurait beaucoup d'autres à citer, employés, apprentis, fournisseurs. Finissons par MM. Johan Chioyenda, polygraphe, et Philippe Gisclon, imprimeur, que nous avons suivis à Morges.

C'est le moment où jamais de remercier tous les membres de l'équipe Beck, de leur gentillesse à l'égard de nos exigences d'amateurs, de leur disponibilité extensive et de leur capacité d'adaptation, acceptant d'innombrables corrections, contre-corrrections et repentirs tardifs, acceptant même de rester le vendredi soir ou de revenir le samedi matin. Ils ont joué jusqu'au bout leur rôle précieux dans le paysage tourmenté des petites entreprises en général et de l'imprimerie en particulier.

M. Beck et son petit cigare, Mme Beck à la comptabilité, M. Péclard aux fourneaux, c'était hier. Une page se tourne, nul doute que l'imprimerie Carrara mettra tous ses soins à imprimer la suivante.

OLIVIER DELACRÉTAZ

## Les années septante vues par Vialatte (3)

[...] On se figure généralement que l'homme est un monsieur entre deux âges qui essuie son auto avec un chiffon jaune entre un mur d'usine désolé orné de slogans subversifs au goudron noir ou au ripolin blanc et un petit magasin lie-de-vin, sans vocation certaine ni avenir prévisible, qui débite des alcools et du savon de Marseille et expose des balais en fibre de coco. (Un bouquet d'orties poussiéreuses égaie parfois d'une verdure végétale ce paysage décourageant.)

C'est parce que l'homme n'a plus autre chose à faire. D'abord ses élèves sont en grève parce que le Boualaland a faim ou qu'on a arrêté un incendiaire d'autos et que, de toute façon, ils auront leur diplôme; il se livrerait bien à des recherches utiles, mais des fanatiques du progrès lui ont cassé son ordinateur. Et ensuite il n'y a plus besoin d'hommes. Tout est produit par la machine. Un cow-boy suffit à garder, dans un avion supersonique, toutes les vaches du Texas, sans compter les taureaux. [...]

On y retrouve, quand on a mon âge, le temps où les bergères fabriquaient des chapelets; où les goitreux et les

stropiats s'atroupaient au fond des églises, autour du bénitier, près de la porte d'entrée; où de vieux hommes édentés, assis devant leur maison, à même la pierre du seuil, mangeaient leur soupe sur leurs genoux dans une écuelle, à la dernière lueur du soir, pour économiser un reste de chandelle. Rien ne se passait dans leur esprit. Ou peut-être aussi beaucoup de choses? Ils n'attendaient de toute façon aucun changement.

Que se passe-t-il dans l'esprit d'un homme qui nettoie son auto avec un chiffon jaune? Je n'en sais rien. Le problème me dépasse.

L'automatisme est resté le même. Ou plutôt il a empiré. Parce que l'homme attend des changements. Et ils ne vont qu'à accentuer l'automatisme. L'automatisme, de supporté, est devenu insupportable.

Le progrès est peut-être une chose tragique. [...]

Alexandre Vialatte, chronique 892 du 28 février 1971, in *Chroniques de la Montagne* (volume 2), Paris, Robert Laffont, 2000.

## Ballade pour Alexandre Perregaux

Frères vaudois, qui après nous vivez,  
N'ayez les cœurs contre nous endurcis.  
Avons construit au bord de la Cité  
Un parlement, où nous sommes assis.  
Nous étions fiers quand nous l'avons voté.

Il est tout beau, avec son toit pentu;  
Nous voulions voir, prenant modèle au Louvre,  
La pyramide abritant nos élus  
Et de pans gris nous voulions qu'on le couvre.  
Ce bâtiment se nomme Rosebud.

En deux cents ans, l'édifice rasé  
Fut le décor des débats politiques.  
A d'autres plans il avait résisté  
Et fut classé monument historique.  
L'eau croupissante où il a mariné  
Et l'incendie qui ses murs a rompus  
– Forfaits couverts par le secret d'Etat –  
Ont ravagé ses décors déchus.  
Nous prenions garde qu'on ne le sauvât.  
Ce bâtiment se nomme Rosebud.

Et maintenant, nous sommes dans ses murs.  
Point de fourneau: c'est le toit qui tempère;  
Près du Château et brochant sur l'azur,  
Il abolit le témoin de nos Pères.  
Sa nouveauté et ses traits sont bien durs;  
Nous affirmons, par ce profil aigu,  
Avoir chassé l'importun souvenir  
Des temps anciens, du bâti révolu:  
Nous annonçons un riant avenir.  
Ce bâtiment se nomme Rosebud.

Peuple vaudois, tes maîtres ont voulu  
Etre couverts du sinistre métal.  
N'accepte pas ce palais incongru,  
Car à la ville il porte un coup brutal.  
Ce bâtiment se nomme Rosebud.

YVILLON GERHARD

P.S.: Signez le référendum!

## Le centenaire de Markevitch

Cet été, la ville de Kiev a d'autres préoccupations que de commémorer le centenaire de la naissance d'un de ses plus célèbres enfants, le compositeur et chef d'orchestre Igor Markevitch, né le 27 juillet 1912. En quoi cela nous concerne-t-il? En vérité, cela nous concerne plus que les Ukrainiens. Des contraintes familiales et les vicissitudes de l'histoire ont conduit cet illustre musicien à passer une partie de son enfance et son adolescence sous nos cieux, et à y revenir régulièrement. A cause de l'état de santé de son père, atteint de tuberculose pulmonaire, la famille s'installe en 1915 à La Tour-de-Peilz, dans une maison louée, la Villa Maria. La Révolution soviétique empêchera tout retour dans la patrie.

Désormais les copains de jeu du jeune Igor s'appellent Porret, Gardiol ou Pilloud. Il fait partie de la première troupe des scouts du Vieux-Mazel: «Nos courses avaient lieu le samedi après-midi, parfois le dimanche, et ces évasions me comblaient, surtout le camp d'été que nous organisâmes en Valais. C'est là que je fis ma "promesse d'éclaireur" après avoir été préparé par mon chef de patrouille Victor de Gautard. Je me souviens ne pas en avoir dormi la nuit, tant cet engagement me paraissait solennel. Notre instructeur, M. Briod, un homme délicieusement non-conformiste et bohème, nous enseignait la botanique, et n'avait pas son pareil pour réparer un jouet. Quand j'étais fatigué, il me portait sur son dos dans son sac de montagne. Briod m'appela "Tabaki" du nom de la mangouste du Livre de la Jungle.»

Il apprend le piano chez une élève de son père, assiste à un des tout premiers concerts de Clara Haskil, qui interprète le concerto de Schumann sous la direction d'Ansermet au Casino du Rivage à Vevey. Il parfait sa culture musicale auprès de son professeur de français et de latin au collège, Emmanuel Buezod, journaliste, romancier et musicographe talentueux (on lui doit notamment des ouvrages sur Beethoven, Schumann, Schubert et Franck, qui ont marqué leur époque et mériteraient sans doute une réédition). «Je me souviens de ma fierté – je devais avoir onze ans – la première fois que ce maître redouté, feignant d'oublier mes déclinaisons boiteuses, m'invita chez lui pour écouter sur son gramophone à manivelle des œuvres de Beethoven, auquel il vouait une dévotion mystique.»

En 1925, le jeune Markevitch suscite l'admiration d'Alfred Cortot: il a treize ans et joue devant le maître ébahi une suite pour piano de sa composition au titre stravinskien, *Noces*. Dès lors, sa carrière démarre de manière fulgurante: sa mère, veuve depuis 1922, l'envoie à Paris où il étudie le piano avec Cortot à l'École normale de musique, l'harmonie et le contrepoint avec Nadia Boulanger. Son talent attire l'attention du tout-Paris artistique et Diaghilev commande à l'adolescent précoce un concerto pour piano et un ballet. Le concerto est créé à Covent Garden, quelques jours avant le dix-septième anniversaire du compositeur qui tient la partie de piano, l'orchestre étant placé sous la direction de Désormière. L'œuvre, à peine démarquée des productions contemporaines de Stravinsky et Hindemith (que Markevitch admirait beaucoup), obtient un succès éclatant et mérité: c'est concis, solidement construit, brillamment orchestré et l'inspiration ne fait jamais défaut.

Le projet de ballet ne verra jamais le jour. Markevitch accompagne Diaghilev à l'Hôtel des Trois Rois à Bâle où est fixé le sujet d'après le conte d'Andersen, *Le Nouvel habit de l'empereur*. Titre choisi: *L'Habit du roi*. Scénario de Boris Kochno, chorégraphie de Serge Lifar, décors et costumes dessinés par Picasso: c'est le catalogue des arts! L'œuvre est en chantier durant une pérégrination qui mène le commanditaire et le créateur de Baden-Baden à Venise, en passant par Munich, où ils assistent à des représentations de *Tristan* et de *La Flûte enchantée*, dirigées par Richard Strauss. Hélas, après une brève maladie, Diaghilev s'éteint le 19 août 1929 au Grand Hôtel des Bains, sur le Lido de Venise. Traumatisé par ce brusque décès qu'il apprend par les journaux, Igor tente de se suicider: «Après une nuit d'insomnie j'allai, à l'aube, me jeter dans le lac au bout de la digue de la Tour, d'où je fus miraculeusement sauvé par des pêcheurs qui retiraient leurs filets.»

De retour à Paris, Markevitch utilise une partie du matériau du ballet avorté dans la *Cantate* pour soprano, chœur d'hommes et orchestre, dont Cocteau rédige le texte d'un lyrisme échevelé: «... Craignez les chambres / dont les rideaux bougent / méfiez-vous des mains / qui sortent des rideaux / Les rideaux de velours rouge / sont plus perfides que l'eau...» Nouveau triomphe, à Paris, cette fois, le 4 juin 1930. Le compositeur n'a pas encore atteint dix-huit ans! Pendant la nouvelle décennie, les œuvres se succèdent, généralement favorablement accueillies: *Concerto grosso* (1930); les ballets *Rébus* (1931) et *L'Envol d'Icare* (1933); un oratorio *Le Paradis perdu* d'après Milton (1935); une symphonie concertante *Lorenzo il magnifico* (1940)... Pourtant sa production s'assèche progressivement et il consacre l'essentiel de son activité à la direction d'orchestre, qu'il apprend à Winterthur avec Hermann Scherchen. C'est d'ailleurs en tant que chef d'orchestre qu'il a acquis une durable notoriété internationale. Beaucoup de lecteurs auront été surpris d'apprendre que Markevitch était aussi un compositeur. Sa musique est tombée dans l'oubli, d'autant plus que son auteur ne s'est jamais servi de ses fonctions de chef pour en assurer la promotion.

Toutefois il est une œuvre que nous ne pouvons passer sous silence, non seulement par sa valeur, mais parce qu'elle est le fruit de la collaboration du musicien avec Ramuz. «Le visage de Ramuz reste un des beaux types d'Européens civilisés que j'aie connus. Son habillement, d'apparence fruste, mais fait d'étoffes de choix, dénotait ce que j'appellerais son dandyisme de la simplicité.» En 1939, Markevitch fit de nombreuses visites à La Muette, ce qui détermina un projet commun, réalisé sous la forme d'une vaste cantate pour soprano et ensemble instrumental d'une durée d'une heure environ. La structure de l'œuvre s'appuie sur des formes instrumentales baroques (Prélude, choral orné, et quatre sonates). Le poème a été rédigé par Ramuz en étroite collaboration avec le musicien. Le titre attribué par le musicien après la mort de l'écrivain, en son hommage, *La Taille de l'homme*, peut faire croire que le livret est composé d'emprunts à l'ouvrage homonyme. Or il s'agit bien d'un texte original dont voici un extrait: «Le beau nuage qu'était l'arbre, tout paré de rose et de blanc, a été défait par le vent, et

n'est que quelques feuilles frêles, où l'œil distingue à peine le fruit qui se forme dedans. Ainsi va l'homme en son voyage, à travers soi-même et le temps.»

En 1962, pour ses cinquante ans, Markevitch a offert à la ville de Vevey un concert exceptionnel donné au théâtre de la ville: *l'Histoire du soldat*, avec Cocteau le récitant, Peter Ustinov le diable, Jean-Marie Fertey le soldat et Anne Tonietti la princesse. L'ensemble des solistes est sous la direction de Markevitch. Le disque 33 tours réalisé par Philips était un magnifique album cartonné au dos toilé, orné d'un dessin original de Cocteau. Cet enregistrement est actuellement indisponible et Philips serait inspiré de nous le restituer dans la présentation originale. En attendant, on peut le télécharger sur iTunes.

Aujourd'hui, l'intégrale des œuvres orchestrales du maître boéland a été enregistrée chez Marco Polo, repris par Naxos. *La Taille de l'homme* occupe le volume 5, et le 6 réunit le *Concerto pour piano*, la *Cantate* et *Icare* dans sa version définitive. Chaudement recommandé. Le chef d'orchestre laisse un héritage immense. Tout mélomane possède les concertos 20 et 24 de Mozart avec Clara Haskil. Comme rythmicien et coloriste, Markevitch fait des miracles dans *Le Sacre du printemps* de l'autre Igor. Il nous étonne par ses lectures serrées des symphonies de Brahms, sa conception rigoureuse et sans pathos des symphonies de Tchaïkovsky (à l'opposé de Mravinski, mais également défendable). De 1957 à 1961, Markevitch a repris l'orchestre

Lamoureux, phalange tombée en déshérence et dont il a fait une arme redoutable pour aborder tous les répertoires, mais surtout le français, grâce à la couleur particulière des instruments (les vents!) de cette époque: la symphonie *Di tre re* de Honegger, insurpassée, des Debussy, des Milhaud, des Roussel, des Bizet qui font date dans l'histoire phonographique. Aux curieux, je conseille, chez *Deutsche Grammophon*, avec la Philharmonie de Berlin, deux symphonies du compositeur suédois Franz Berwald (1796-1868) et la 4<sup>e</sup> de Schubert, menées avec une énergie abrasive. Markevitch a signé une version puissante et hiératique de l'austère *Requiem* en ré mineur de Cherubini avec la Philharmonie tchèque. Le CD est couplé avec une version de référence de la *Messe du couronnement* de Mozart (sublime Maria Stader)...

Le Septembre musical de Montreux Vevey n'a pas oublié de commémorer le centenaire de ce musicien hors normes par une exposition qui se tiendra au château de Chillon, du 25 août au 28 octobre. Le 2 septembre, Charles Dutoit dirigera *Le Cantique d'amour* avec le Royal Philharmonic de Londres.

Markevitch s'exprimait en français avec la bonhomie embarrassée des Vaudois, et cette pointe d'accent veveysan si reconnaissable. Il était vraiment des nôtres.

JEAN-BLAISE ROCHAT

Note: toutes les citations sont tirées d'*Etre et avoir été*, mémoires d'Igor Markevitch, Paris, Gallimard, 1980.

### Place du Nord et autres lieux

Heureuse découverte que le dernier livre de Daniel Tschumy récemment paru chez Bernard Campiche Editeur. *Place du Nord et autres lieux* contient dix nouvelles ayant pour décors l'un ou l'autre quartier de Lausanne. Dix histoires ordinaires, parfois légères, souvent graves, qui pourraient paraître banales mais qui se révèlent toujours uniques sous le regard aiguisé de l'auteur. Tous ces courts récits ont ceci en commun qu'ils s'articulent autour d'un événement – souvent une blessure ou une attente – qui vient changer le cours d'une existence.

Ainsi en est-il de *La chambre d'Eric*. Trois anciens camarades du collège de Béthusy se donnent rendez-vous un vendredi en fin d'après-midi sur un banc de la Riponne pour évoquer un épisode de leur enfance. Le mauvais tour joué à l'un d'entre eux a marqué leur destin, chacun de manière différente mais profonde. Bien des années plus tard, cette rencontre leur permet de renouer les fils de leurs parcours et de laisser le passé se refermer sur cette ancienne fêlure.

Avec *Les eaux de la mer*, un vieillard, terrassé par le remord, confie dans un cahier le lourd secret qui le ronge. C'est lui le chauffard qui, quelques années plus tôt, a fauché un jeune homme place du Nord avant de prendre la fuite. Cet aveu tardif, obtenu au terme d'un difficile processus d'écriture, provoque en lui un allègement, le début d'un apaisement intérieur.

Le récit le plus fort et le plus bouleversant du livre est sans conteste celui de cette jeune mère de famille victime d'un accident vasculaire cérébral. Ces *Trois lettres assassines* (AVC) témoi-

gnent, avec beaucoup de sensibilité et de justesse, de la cruelle descente aux enfers, de la vie injustement ravagée, des souffrances, du dévouement du personnel soignant, de l'espoir et de la révolte. Cette nouvelle se continue par *Home* qui relate le difficile retour dans l'environnement familial, le long et cahoteux travail de réhabilitation, le combat quotidien contre les limites du handicap et pour la sauvegarde de la relation avec les deux petites filles de la famille.

Daniel Tschumy témoigne d'un sens aigu de l'observation des lieux et des gens. Ses descriptions sont précises, minutieuses même. On sent un regard attentif et le souci de restituer les choses telles qu'elles sont. Pour cela, son écriture est travaillée, le détail est soigné, parfois jusqu'à une certaine préciosité. Cette maîtrise du langage et l'exactitude des portraits confèrent à *Place du Nord et autres lieux* un réalisme puissant. Les dix nouvelles sont l'occasion de belles rencontres avec des personnages vrais et des situations marquantes qui prennent une actualité supplémentaire en s'inscrivant dans le cadre connu de la Place du Nord, des tours de Valmont, de la colline de Montriond ou de tant d'autres lieux familiers de la capitale vaudoise.

Né en 1964, Daniel Tschumy a étudié les lettres à l'Université de Lausanne et enseigne au gymnase de la Cité. Il est l'auteur de poèmes et de récits de voyage.

(*Place du Nord et autres lieux*, Bernard Campiche Editeur, avril 2012, 249 pages).

VINCENT HORT

## Neuf conseillers fédéraux ?

L'idée de porter à neuf le nombre des conseillers fédéraux, déjà caressée dans le passé, revient à l'ordre du jour. On en parle dans les partis, sous la Coupole et dans les journaux; un de nos hommes et chroniqueurs politiques les plus notables a publié un plaidoyer dans ce sens dans les colonnes de 24 heures.

L'argument couramment avancé en faveur de cette réforme est que la tâche des conseillers fédéraux s'est alourdie, les dossiers devenant toujours plus techniques et, surtout, appelant une concertation internationale toujours plus poussée; les Sept deviennent donc de grands voyageurs. Après diverses tentatives avortées de décharger les membres de l'exécutif (notamment par la multiplication des secrétaires d'Etat et le renforcement de leur statut), la répartition du travail entre neuf au lieu de sept semble la solution la plus simple.

Le motif de la surcharge ne convainc guère. Les conseillers fédéraux ne sont pas des techniciens et chacun peut maîtriser les aspects principaux des affaires de son département. Il est peut-être plus difficile de voir clair dans les dossiers des autres départements, dans un esprit de collégialité; mais d'avoir à accompagner huit collègues au lieu de six ne serait manifestement pas plus aisé. Quant aux rencontres internationales, pour quelques-unes qui débouchent sur d'utiles accords, combien de conférences parfaitement oiseuses!

### Les calculs

La vraie raison des adeptes de cette réforme est d'ailleurs bien différente. Avec neuf sièges, la répartition serait plus commode: deux pour chacun des quatre grands partis, et un dernier pour Mme Widmer-Schlumpf tant qu'elle est là, puis pour un Vert peut-être. Accessoirement, l'élargissement du collège permettrait au Tessin d'avoir plus régulièrement un conseiller fédéral (notons toutefois que les adeptes de l'ennéade n'ont pas proposé jusqu'ici le rétablissement de la clause cantonale; rien n'interdirait donc qu'on se retrouve avec trois ou quatre Zuricois...).

Cette recette en provenance de la cuisine des partis ne nous impressionne évidemment pas beaucoup. La nouvelle «formule magique», d'ailleurs, ne vaudrait que dans les rapports de force actuels. Que vienne à s'effondrer un des partis gouvernementaux majeurs, et le chiffre de neuf deviendrait un casse-tête comme celui de sept aujourd'hui. On ne bâtit pas les institutions selon les résultats électoraux du moment.

### Les objections

De fortes objections s'opposent à l'élargissement. Citons d'abord – mais plutôt pour mémoire – la crainte souvent formulée qu'il porte durement atteinte à la collégialité. Ce n'est pas tout faux, puisque l'unité morale, ou du moins le respect des collègues, s'amointrit nécessairement quand le cercle s'étend. Mais reconnaissons que la collégialité a déjà pris de rudes

coups depuis l'intensification des luttes partisans accompagnant la montée de l'UDC; du temps des fortes têtes Couchepin et Blocher, et du rejet de Samuel Schmid par son propre parti, il y avait plus de piques et de bagarres que de solidarité à l'échelon gouvernemental même. De plus, l'essor de la presse politique à sensation conduit les conseillers fédéraux à s'exprimer trop souvent à tort et à travers, alors que la collégialité exige la discrétion; et la médiatisation de leurs figures à fins électorales n'arrange rien.

Il est vrai en revanche que l'élargissement de l'exécutif pousserait au renforcement de sa présidence, dont il est déjà question avec l'effectif d'aujourd'hui. L'accroissement du nombre des sièges appellerait en effet un effort supplémentaire de coordination. Mais une présidence plus longue que l'année actuelle, donc la prééminence d'un des magistrats, serait profondément contraire à la diversité de la Confédération, dont les Etats membres ne sauraient se reconnaître en une seule personne.

Surtout, la multiplication des départements entraînerait fatalement une croissance administrative renforçant la centralisation.

### Un département de la Formation ?

On perçoit concrètement le risque d'un nouvel accaparement des pouvoirs par la Berne fédérale avec l'esquisse de ce que serait l'un des deux nouveaux départements: celui de la Formation, de

la Science et de la Recherche, dont la création est souhaitée par divers adeptes du tout-au-Bund. Lors de la nomination du nouveau secrétaire d'Etat coiffant désormais les domaines des hautes écoles et de la formation professionnelle, que n'a-t-on pas lu sur l'occasion manquée de choisir une personnalité de premier plan, voire visionnaire... Et sur le paradoxe de cette Suisse dont la seule matière première est la matière grise et qui se contente d'un fonctionnaire pour mener une politique de niveau ministériel!

C'est oublier gravement que, dans notre Confédération aux cultures multiples, la formation générale relève de la souveraineté des cantons, universités comprises à l'exception des écoles polytechniques; que la recherche se porte d'autant mieux qu'elle fleurit au sein de hautes écoles autonomes, et non sous tutelle administrative; que les hautes écoles spécialisées présentent déjà l'exemple consternant d'une structure inutilement et maladroitement fédéralisée en partie; et que la formation professionnelle, pour sa substance, relève bien des métiers organisés que de l'administration publique.

Le cas de la formation et de la recherche, présenté par d'aucuns comme l'illustration du besoin de multiplier les départements, apporte au contraire la démonstration du danger majeur que recèlerait le passage à neuf maroquins.

JEAN-FRANÇOIS CAVIN

## Revue de presse

### Police fédérale: on remet la compresse

Le policier genevois Jean-Marc Widmer vient d'être élu président de la Fédération suisse des fonctionnaires de police (FSFP). Voici les objectifs de M. J.-M. Widmer révélés au journaliste Federico Camponovo («Nos frontières sont devenues de vraies passoires pour tous les délinquants», 24 heures du 7 juillet):

[...] Tout d'abord notre pétition aux Chambres fédérales en faveur d'une révision du Code pénal liée à la violence contre les policiers a été suivie d'effet: le durcissement des peines est donc en discussion. Concernant les dérives du nouveau Code de procédure pénale, nous avons un discours similaire à celui de certains procureurs. Nous pourrions donc collaborer pour corriger les erreurs. La question des effectifs est un tout autre dossier: le problème est de nature financière. Du coup, nous pensons que c'est désormais à la Confédération de mettre la main au porte monnaie. Dans le cadre du maintien de l'ordre, par exemple, il faudrait créer des entités composées de policiers fédéraux, susceptibles d'intervenir partout, en fonction des événements. [...]

Nous sommes sur ce dernier point en désaccord complet avec le président de la FSFP. Le maintien de l'ordre n'est pas un problème financier, mais avant tout un problème politique qui appartient à la souveraineté des cantons et auquel ils doivent consacrer les moyens financiers nécessaires. Quelle naïveté d'ailleurs de vouloir confier une partie de cette tâche à la Confédération! N'est-ce pas elle qui est en grande partie responsable du désordre actuel? Par ses réformes judiciaires aberrantes (comme le souligne à juste titre M. Widmer); mais aussi par le fait qu'elle n'assure plus le contrôle des frontières et qu'elle a élaboré un droit à l'asile digne d'une machine à Tinguely.

Ajoutons à cela quelques arrêts plus surprenants du Tribunal fédéral en faveur des délinquants. C'est à Lausanne, Genève, Zurich ou Lugano que le problème doit être résolu.

E. J.

### LEO: infrastructure scolaire inadaptée

La nouvelle loi sur l'enseignement obligatoire n'est pas encore en vigueur que ses contraintes d'infrastructure viennent frapper les collectivités locales. Dans un article du Régional du 4 juillet, Mme Zoé Decker explique ce qui attend certaines communes de Lavaux:

[...] Pour répondre aux objectifs pédagogiques engagés par HarmoS et la LEO, tous les secondaires doivent être regroupés sous un même toit et sur un même site. Mandatées par le canton, les communes devront être opérationnelles d'ici à l'année scolaire 2015-2016.

[...] «Actuellement, tous nos élèves du secondaire vont à Pully, explique Yves Kazemi, municipal de Bourg-en-Lavaux. Avec son développement démographique, Pully se rend compte qu'elle ne peut plus accueillir tout le monde et a décidé de s'allier à Paudex et Belmont.» Lutry a choisi de faire cavalier seul. Restent Bourg-en-Lavaux, Puidoux, Chexbres, Rivaz et St-Saphorin, qui ont décidé de regrouper leurs élèves sur un seul site.

[...] Ce nouveau collège comptera environ 350 élèves, 15 salles de classes, un réfectoire et deux salles de gym.

Coût estimé du projet: 15 millions, à la charge des communes. On s'étonne que celles-ci n'aient pas vu venir la catastrophe et ne se soient pas donné la peine de combattre le projet.

Quelques pages plus loin, un article de Magaly Mavilia relate la lutte engagée entre Aigle et Bex pour accueillir l'un des trois nouveaux gymnases cantonaux:

[...] Si le canton de Vaud a communiqué en mars dernier sa volonté de construire trois nouveaux gymnases à l'horizon 2030, les lieux, bien que cités, comme Aigle, n'ont pas encore été attribués. «Il s'agit de construire trois nouveaux gymnases, un pour l'Est, un pour l'Ouest (Rolle) et un pour le centre (Echallens)» explique Philippe Pont, chef du service immeubles, patrimoine et logistique. [...] «Mon service est mandaté pour trouver le terrain idéal, mais la décision finale [...] sera prise par le Conseil d'Etat.» Une décision qui ne devrait pas tarder puisque le gymnase de l'Est vaudois est planifié à l'horizon 2018-2020 et que le concours d'architecture est prévu pour 2013-2014.

L'évolution démographique n'explique que partiellement la nécessité de passer de dix à treize gymnases dans le Canton. La part des élèves passant au secondaire supérieur est actuellement de 35% actuellement. Elle risque fort de monter à 50% avec les deux voies de la LEO. La construction de nouveaux bâtiments universitaires peut d'ores et déjà être planifiée autour de 2025...

C. C.

### Mettre le français au goût du jour

Nous avons réservé à nos lecteurs pour ce temps de vacances ce texte intemporel plein de saveur paru dans La Liberté du 12 juin sous la plume de M. Pascal Bertschy et intitulé: «La dangerosité du bon français»:

[...] J'ai mes espions et sais bien que parmi vous, certains continuent à user du bon français. Or, combien de fois devrais-je vous le répéter? Ce qu'il faut pour gagner en crédibilité et en visibilité, c'est parler en français d'aujourd'hui. Adopter le langage officiel des publicitaires, des journalistes, des politiques et des humanitaires, tel est le challenge! [...] Pourquoi s'exprimer de façon claire,

concrète et précise quand on peut s'exprimer de manière technique, abstraite et pédante, hein? [...]

Ne plus dire bonjour, mais hello.

Ne plus dire original, singulier, voire pittoresque, mais atypique.

Ne plus dire difficile ou compliqué, dire plutôt: c'est pas évident.

Ne plus dire sûr, ou rassurant, mais fiable ou sécuritaire.

Ne soyez pas sérieux dans votre travail, mais crédible. [...]

Ne saisissez pas des occasions, mais des opportunités.

N'ayez surtout pas d'idées, contentez-vous de trouver un concept. Quitte ensuite à l'initier...

Votre voisine n'est pas mûre pour son âge, elle est mature.

Ne pas vouloir améliorer ceci ou cela, mais optimiser ceci ou cela.

Ne pas dire danger, ce serait là aussi trop simple, mais dangerosité.

Ne parlez pas de possibilité ou de réalisation, mais de faisabilité.

N'abordez pas un sujet, mais uniquement une thématique. [...]

Nous souhaitons à nos lecteurs de profiter des vacances, non pour se mettre au nouveau français, mais pour le dépasser avec diligence et l'exorciser.

E. J.

## LA NATION

Rédacteur responsable:  
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:  
Place Grand-Saint-Jean 1  
Case postale 6724, 1002 Lausanne  
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)  
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch  
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

Imprimerie Carrara, Morges

## Né sous Higgs

Ça y est! Après plusieurs mois de fonctionnement du grand collisionneur de hadrons (LHC) et ses deux groupes de détecteurs «Atlas» et «CMS» au CERN, des observations statistiquement fondées confirment l'existence du boson de Higgs. Les médias nous expliquent savamment que la preuve apportée à l'existence de cette particule permet enfin de compléter et valider la théorie du «modèle standard», capable d'unifier les théories de la gravitation, de l'électromagnétisme et des interactions nucléaires faibles et fortes.

Il faut s'associer aux félicitations adressées au physicien écossais Peter Higgs qui, avec quelques collègues dont on avait oublié le nom<sup>1</sup>, théoriseront l'existence de cette particule et ses propriétés en 1964 déjà. Remarquons que quarante-huit ans et dix milliards de francs auront été nécessaires pour matérialiser l'appareillage requis pour apporter cette preuve.

Mais doit-on, plus loin que ces félicitations, participer à l'allégresse des médias?

Nous avons été ces derniers jours arrosés d'explications savantes ou vulgarisées sur les propriétés de ce boson et la nécessité de son existence pour vali-

der ce fameux modèle standard. Nous avons été bombardés de métaphores soit trop simplistes pour un esprit logique, soit trop abstraites ou complexes pour un entendement normal, ceci pour tenter de nous faire comprendre ce qu'est ce fameux boson. Ainsi le «Higgs» pourrait être comparé à l'effet d'une rumeur lâchée dans un groupe de personnes dispersées dans une pièce, qui pousse les gens à s'agglutiner pour en débattre. Ailleurs, c'est une analogie gravifique à la notion de champ électromagnétique qui est utilisée; encore faudrait-il être bien au clair sur l'électromagnétisme pour saisir l'analogie. Ou bien le «Higgs» est présenté comme l'un des quatre «ciments» qui permettent l'assemblage des leptons et autres quarks en atomes ou autres noyaux. Le physicien Léon Lederman a, quant à lui, ironisé sur le fameux boson comme la «particule de Dieu», inventée par le Créateur pour mettre un peu de désordre et de diversité dans la matière. Les chercheurs du CERN, attachés aux faits, nous indiquent sa masse, mais l'expriment en unités d'énergie électrique<sup>2</sup>. Bref, ce sacré boson (tout comme ses collègues gluons, photons et autres bosons vecteurs) se dérobe à notre entendement,

ceci de manière proportionnelle aux efforts consentis pour en appréhender l'essence.

La preuve existentielle de ce boson n'est de plus scientifiquement pas très fertile: les physiciens théoriques n'ont pas attendu cette confirmation pour exploiter les possibilités prédictives de la théorie de Higgs. Or, en quarante-huit ans, celle-ci n'a apparemment pas permis de prévoir grand-chose d'autre que l'existence – démontrée en 2005 – d'un nouveau quark et celle d'autres hypothétiques particules, encore plus difficiles à observer que le boson de Higgs. La théorie dite de la «supersymétrie», de validité plus universelle que le modèle standard, postule même l'existence de quatre bosons supplémentaires, dont la mise en évidence devrait occuper le CERN pour de longues années encore. Mais la confirmation ou le démontage de ces théories ne changera en soi rien à la perception du monde pour l'humain moyen. Seules les techniques de pointe développées pour conduire ces expériences auront peut-être un jour des retombées pratiques indirectes permettant d'améliorer nos frigidaires, nos ordinateurs ou nos écrans plats. Internet et la messagerie électronique, imaginés au CERN pour faciliter l'échange de données numériques, sont des exemples de telles retombées pratiques.

Ontologiquement, il faut se réjouir de la preuve de l'existence du «Higgs». Cette matérialisation lui fait perdre son statut messianique de «particule de Dieu». Certains prétendent que l'existence du «Higgs» apporte à la compréhension de l'univers ce que la découverte de

l'ADN a apporté à la compréhension de la vie. On pourrait débattre sur la valeur de cette nouvelle analogie. Force est cependant de constater que, si la biochimie moderne est parvenue à relier le séquençage de l'ADN à l'expression des propriétés physiques des êtres vivants, elle ne résout pas la question de l'origine même de cette vie. Par analogie, la preuve de l'existence du «Higgs» ne dit rien sur l'origine des particules prévues par la théorie. On n'a donc fait que reculer les secrets de l'univers vers des confins plus lointains. Le Mystère a encore de beaux jours devant lui.

Einstein estimait à une petite dizaine le nombre de ses contemporains à avoir compris tous les tenants et aboutissants de la relativité générale. Le nombre de nos contemporains ayant assimilé les détails du modèle standard ne doit être guère supérieur et ne pas inclure beaucoup de journalistes. On s'étonne donc du battage tout public et des commentaires ébaubis des médias dissertant sur l'étayage d'une théorie presque cinquantenaire et déjà dépassée. Voici qui ressemble plus à une grande campagne publicitaire justifiant les coûts pharaoniques du CERN qu'à une réelle avancée scientifique.

CÉDRIC COSSY

<sup>1</sup> Robert Brout, François Englert, Carl Richard Hagen, Gerald Guralnik et Thomas Kibble.

<sup>2</sup> La conversion des 125 GeV en unités de masse conventionnelles, rapportée au prix de l'expérience en cours au CERN, permet de calculer le prix du kilo de bosons avec un nombre à 34 chiffres.

## De l'école à venir à l'Eglise vaudoise en mutation

Nous vivons des temps affreux. Voilà plus de vingt ans que nous nous battons pour que les petits Vaudois puissent bénéficier d'une scolarité excellente, ce qui suppose qu'on admette le principe de l'inégalité au départ; mais la tendance générale et l'officialité vont, comme on ne le sait que trop, vers un nivellement des différences et l'égalité à l'arrivée: tous bacheliers. Les diverses conceptions de la formation scolaire et du rôle de l'école ont donné lieu et donnent encore lieu à des débats sans fin où l'on perçoit aisément une fracture philosophique. Cette opposition et les difficultés qui en résultent sont multipliées par ce coefficient diabolique qu'est l'augmentation exponentielle du savoir et des moyens de l'atteindre. Très grand serait le ministre de l'éducation capable d'imposer, sans contestation, un tri parfaitement équilibré. La quadrature de cercle serait un jeu d'enfant à côté.

L'Eglise, ou, si l'on préfère, les Eglises, connaissent aussi une même tourmente, mais d'une autre nature. D'abord elles se vident. Il y a moins de personnes au culte du dimanche de telle grande paroisse urbaine qu'il y en avait au culte de l'Eglise libre de Payerne ou de Missy, communautés de quelques centaines d'âmes à peine. La fusion entre Eglises libre et nationale n'a malheureusement rien arrangé; la précipitation avec laquelle on a prétendu dissoudre ce sel de la terre qu'était l'Eglise libre est vite arrivée au point de saturation. Peut-être le sel résiduel en suspension a-t-il favorisé l'expansion des évangélistes fondamentalistes...

A cela s'est ajoutée la crise financière de l'institution ecclésiastique qui eût été résolue facilement si l'on avait représenté aux pasteurs que leur rémunération était deux ou trois fois plus élevée que celle de leurs collègues libristes avant 1966. Il ne s'en est pas trouvé un seul qui ait eu le courage de proposer la diminution de dix pour cent de leur traitement qui eût suffi à maintenir l'Eglise à flot, à l'exception du pasteur Daniel Pache, homme de gauche, ancien directeur du Centre Social Protestant. Honneur à lui, Cassandre de l'église.

Mais revenons à l'école. Quel que soit le choix des filières, et même si l'on considère que le bac pour tous, après tout, est aussi naturel aujourd'hui que l'était l'alphabétisation pour tous il y a cent ou deux cents ans, cela ne change rien à ce fait: les maîtres qui aiment leurs élèves et qui sont animés par le désir constant de leur transmettre des connaissances, sont les seuls vrais piliers de l'école. C'est la formation des maîtres, la reconnaissance qui leur est due, qui devraient être au centre d'une réforme scolaire, et non pas d'improbables filières. Un bon maître reste un bon maître dans n'importe quel système. Si l'on est encore loin de cette réforme-là, on se consolera des fastidieux conflits de ce temps en se représentant qu'ils ne datent pas d'aujourd'hui, mais de tout temps, comme nous le rappelle Platon dans *La République*: «A tout cela [...] s'ajoutent encore ces petits inconvénients: le professeur [...] craint ses élèves et les flatte, les élèves n'ont cure de leurs professeurs, pas plus que de tous ceux qui s'occupent d'eux; et, pour tout dire, les jeunes imitent les anciens et s'opposent violemment à eux en paroles et en actes, tandis que les anciens, s'abaissant au niveau des jeunes, se gavent de bouffonneries et de plaisanteries, imitant les jeunes pour ne pas paraître désagréables et despotiques.»

Il en va de même pour l'Eglise. Les innombrables colloques, commissions, projets de loi, etc., évacuent la seule chose qui devrait compter: la présence de vrais pasteurs, de vrais bergers. Même pauvres. Et l'on s'étonne que, faute de ministres dans les Eglises, celles-ci se vident.

A la paroisse de banlieue de Saint-Joseph, le curé Pittet disait trois fois la messe, une fois le samedi, et deux fois le dimanche; l'église était toujours pleine.

Le sceptique que je suis se demande pourquoi Dieu paraît avoir abandonné l'Eglise vaudoise; et un croyant fidèle me répond: ce sont les fidèles, et ceux qui les conduisent, qui L'ont abandonné.

DANIEL LAUFER  
(ancien libriste)

## Un espoir pour les vieux

Notre société n'est pas tendre pour les anciens. La pub n'a d'yeux que pour la fraîcheur des vingt ans. Allez trouver un emploi quand vous avez un certain âge (sauf comme rédacteur de *La Nation*). Et même dans la politique, où l'expérience autrefois comptait: au Conseil d'Etat, aujourd'hui, presque tous des gamins. Vraiment pas facile de vieillir.

Et voici qu'un homme renverse les préjugés. On le disait trop âgé; il n'était plus celui qu'il avait été; les années, malgré les succès, l'avaient poussé vers le déclin. Et soudain il triomphe et se retrouve au sommet de l'élite mondiale. Ce vieillard, c'est Roger, 31 ans, l'heure de la retraite lar-

gement sonnée sur le court où il ne faut pas faire long.

Quel encouragement pour ceux qui ont collectionné les lustres! Nous pouvons gagner! Pas nécessairement à Wimbledon (quoique). Mais il existe d'autres compétitions. Prenons, par exemple, la dégustation du vin de chasselas. D'aucuns prétendent que, avec le temps, les papilles s'émoussent et que la mémoire des millésimes s'estompe. Le chapeau noir ne siérait pas aux cheveux blancs. Cela reste à prouver. Roger l'a montré: il y a toujours une place pour la maturité et la volonté de réussir. Septuagénaires, mes frères, entraînez-nous!

J.-F. C.

## Le Coin du Ronchon

### Détournement de pensée

Une affiche, en ville, a attiré notre attention. On y voit le dessin d'un petit garçon dont on comprend qu'il doit être le fils de Guillaume Tell. Plusieurs flèches sont fichées dans le mur derrière lui, à côté de la pomme qu'il tient sur sa tête. Et le bambin de s'exclamer: «Beaucoup trop à droite, papa!»

De prime abord, on devine la critique inlassablement ressassée par tous les médiocres qui tentent de se faire un nom dans le petit monde médiatique romand: *la Suisse est trop à droite, elle vote UDC, elle renvoie les demandeurs d'asile et brutalise les gentils casseurs gauchistes.*

Mais l'affiche nous révèle que cette caricature fait partie d'une exposition intitulée «Les mythes qui font rire les Suisses». On réalise alors que le dessin

doit être compris au second degré: le mythe intello-gauchiste d'une Suisse «trop à droite» fait rire les Suisses lorsqu'ils voient le socialisme triompher, l'insécurité galoper, les demandeurs d'asile se prélasser et les penseurs alternatifs casser impunément.

On ne croit évidemment pas une seule seconde à cette interprétation. Les humoristes de chez nous n'ont pas le sens du second degré; et si le dessinateur en question avait eu ne serait-ce qu'une once de sens critique, il aurait été banni de l'exposition. Mais cette dernière, que nous n'irons pas voir, nous aura au moins fait rire; n'était-ce pas son objectif? Pour une fois que ceux qui font profession d'être drôles y parviennent...

LE RONCHON